

Extrait N° 1 du livre

Au fil de la Violaine

De Jean-Paul Bouchet

Renseignements, autres extraits, commande sur :

<http://www.jeanpaulbouchet.fr>

Juliette essorait énergiquement sa salade sur le pas de la porte à la manière d'un bûcheron qui abat un arbre à grands coups de cognée. En apercevant Christian, elle avait laissé son panier grillagé s'envoler et rouler jusque sous le clapier. Après une paralysie temporaire, elle se précipita vers son fils en pleurant de joie pour le serrer dans ses bras à la limite de l'étouffement.

– Comme je suis heureuse ! Dire qu'on parlait de toi, les deux la Mémé, à l'instant. C'était bien triste de ne pas fêter ton anniversaire ce soir. Ton patron t'a donné congé ?

– Jusqu'au 17 mais je ne suis pas obligé de partir la veille, j'ai un train dans la nuit.

– T'es venu comment depuis Champagnole ?

– En stop avec le boulanger, il finissait sa tournée.

Mémé sortit de la cuisine, observa la scène puis bizarrement s'enfuit. Il en fut surpris mais vite rassuré en la voyant réapparaître avec ses lunettes. Elle boitilla vers lui en bredouillant

– J'en étais sûre. J'avais reconnu ta voix. Ton patron est drôlement gentil.

– Oui, c'est un bon gars ! Il paye bien et me compte toutes mes heures. On a turbiné à fond dans le Sud avec les orges d'hiver. Je gagne autant qu'un ministre.

Juliette s'inquiéta :

– Et ton concours ? T'as le temps d'étudier ?

– Pas trop mais je serai plus tranquille cet automne, après les vendanges.

Elle lui pinça la joue.

– J'ai vu la Marie-Josèphe à l'épicerie. Elle m'a demandé si tu venais au bal du 14 juillet. Elle a été déçue quand je lui ai répondu que tu travaillais sur la Bresse. Elle va être toute contente de te voir.

Son visage se plissa d'inquiétude :

– Je me doute que tu as hâte de revoir tes copains. Tu nous réserveras, tout de même, un peu de ton temps ?

Il la souleva de terre en l'embrassant.

– Mais oui ma petite maman ! Jusqu'à demain soir ! Ça te va ?

La salle des fêtes était bondée et les guirlandes tricolores tapissaient le plafond. Les conscrits avaient sûrement passé la journée à l'agencement et à la décoration. L'orchestre, sur l'estrade, se limitait à un accordéoniste et un batteur. Ils s'étaient déjà installés et avaient éparpillé les partitions musicales à leurs pieds devant un béret avec le prix. Un franc la danse ! C'était bien payé. Il sentit une tape dans son dos. C'était Bernard, son copain d'école et de coups tordus. Il portait l'uniforme des fusiliers marins. Après quelques bourrades, uppercuts dans les côtes, jurons et autres marques de sympathie martiales, ils fendirent la foule, direction buvette. Après avoir commandé deux bières, Christian s'étonna :

– T'es déjà sous les drapeaux ?

– Oui ! C'est saqué de trouver du boulot avant le service. Les patrons rechignent à embaucher un ouvrier qui va recevoir sa feuille de route d'un jour à l'autre. J'ai devancé l'appel et comme je voulais voir du pays, j'ai demandé la Marine. Et toi ? Tu veux toujours être forestier ?

– Oui ! J'aimerais bien me présenter l'année prochaine au concours mais ça ne va pas être fastoche. T'as vraiment un bel uniforme !

– Surtout que ça plaît aux gonzesses. Elles veulent toutes me toucher le pompon rouge. Il paraît que ça porte bonheur.

– Veinard ! T'as de la chance de...

Il n'eut pas le temps de finir sa phrase. Derrière lui, deux mains passèrent au-dessus de ses épaules pour lui fermer les yeux et une voix féminine lança le traditionnel « qui c'est ? »

– Marie-Josèphe !

– Bravo ! T'as gagné une bise et ma première danse.

Elle l'entraîna sur la piste sur l'air de « Pour moi la vie va commencer. » Le titre de la chanson de Johnny était-il prémonitoire ? Elle était vraiment belle, la fille Vuillet. En plus, elle avait beaucoup de charme et... elle plaisait à Juliette qui, insidieusement, ne manquait jamais de glisser son prénom dans une conversation.

Quand les dernières notes s'égrenèrent, il l'invita à prendre un verre mais elle refusa :

– Tout à l'heure ! Il faut que je m'occupe de ma petite sœur. C'est son premier bal.

Il retourna à la buvette mais Marie-Christine lui tomba dans les bras pour un slow. Elle était mignonne aussi, un peu collante mais sympa. Elle riait tout le temps surtout en voyant Bernard submergé par une vague de filles émoustillées qui désiraient absolument lui caresser le pompon. C'était un futé, le marin ! Il faisait semblant de s'offusquer. Il se tenait la tête droite, dressé sur la pointe des pieds. La prétendante, le bras tendu, était obligée de se presser contre lui et il profitait du lever de menton pour lui décocher un baiser langoureux dans le cou. Un petit cri de surprise saluait généralement son audace et entraînait un fou rire général. La stratégie militaire fonctionnait à merveille. Il avait inscrit à son tableau de chasse Angèle, Nicole, Armelle et Monique mais n'avait pas osé avec la femme du maire.

Après une série de rocks épuisants, Christian s'était laissé tomber sur une chaise au bord de la piste. À côté de lui, une gamine d'à peine seize ans regardait avec envie les couples qui se démenaient au rythme de l'accordéon. Elle lui faisait pitié. Personne ne l'avait probablement invitée. Les jeunes coqs de son âge étaient massés devant la buvette. Ils jouaient aux durs avec leurs ceinturons à plaque western et se gavaient de bière qu'ils vomiraient dans les pots de fleurs en inaugurant leur première cuite. Ils clopaient des cigarettes américaines en toussotant la fumée sous de faux airs de James Dean. Il la regarda. Elle tourna la tête et lui sourit timidement. Il se dévoua.

– Tu dances ?

Ses pommettes s'empourprèrent et elle murmura.

– Si vous voulez !

Il mit la main dans sa poche pour en sortir une pièce de un franc.

– Qu'est-ce que tu veux que je t'achète ? Un rock, un jerk, un slow, une valse... pourquoi pas une valse ? En plus, ça plaira aux vieux. Tu sais valser ?

– Un petit peu... pas trop.

– Ce n'est pas grave. Tu n'auras qu'à suivre le mouvement.

Il se glissa entre les couples qui tourbillonnaient autour de lui pour approcher les musiciens. Il fouilla parmi les partitions pour en ressortir « la valse de l'empereur. » Il déposa sa pièce dans le béret. L'accordéoniste se marrait :

– Tu veux te taper une vieille ?

– T'as tout faux !

Il retourna vers l'adolescente. Il eut l'impression qu'elle était transfigurée et ne le quittait plus des yeux. Il imaginait déjà les quolibets des copains : « Alors le Christian ! Voilà maintenant que tu les prends au berceau. » Il lui sourit.

– La prochaine est rien que pour toi. Une valse de Vienne, ça te va ?

– Oui, bien sûr, merci !

La musique s'arrêta. Il attendit en écoutant attentivement. Après quelques accords cacophoniques, il reconnut le tempo. Il lui tendit la main.

– Allez, c'est à nous !

La jeune fille dansait avec une application comique. Elle devait essayer d'imiter Sissi sans afficher le visage rayonnant de Romy Schneider. Il la manœuvrait sans souplesse et la sentait tellement crispée qu'il avait l'impression de valser avec un piquet de parc. Elle ne commença à se détendre qu'à la fin de la partition quand elle fut persuadée que l'empereur François-Joseph ne l'observait plus. Il la remercia d'une galante courbette aristocratique et réussit, ainsi, l'exploit de la faire rire. Bertille Plutar, la fille du facteur, que les mauvaises langues surnommaient Miss Plumard le tira par le bras.

– Depuis le temps que j'attends que tu sois libre ! Fais-moi danser !

Elle se colla contre lui pour un slow envoûtant. Elle se blottit au creux de son épaule. Il effleura de ses lèvres le duvet de sa nuque. Il la sentit frémir et elle se serra encore plus contre lui. Elle ne relâcha son étreinte qu'à la fin de la danse pour le regarder dans les yeux avec gravité.

– Si tu veux, passe chez moi à la fin du bal ! Mes parents sont en vacances. Je t'attendrai.

Il sentit une onde de désir l'envahir.

– D'accord !

– Tu cacheras ton vélo derrière la haie, à cause des voisins. Évite de danser trop souvent ensemble sinon ça va jaser et n'en profite pas pour draguer la fille Vuillet ! Je ne suis pas jalouse mais j'aime mieux te voir avec ta nonne. À tout à l'heure !

Il rit de la comparaison. C'est vrai que la gamine semblait sortir d'un couvent. À la buvette, Bernard lui faisait des signes en levant une canette de bière. Ils ne discutèrent que quelques instants car Marie-Josèphe s'intercala entre eux.

– T'es sympa d'avoir fait danser ma petite-sœur !

Christian s'étonna :

– Quelle petite sœur ?

– La fille avec laquelle tu valsais est ma frangine.

Il sourit et minauda :

– J'aime mieux danser avec toi.

– Ou avec Bertille ! Excuse-moi ! C'est juste pour te taquiner. Donc pour en revenir à ma sœurette, j'ai le plaisir de t'annoncer que tu as l'insigne honneur d'être son premier cavalier. En fait, elle inaugure tout ce soir : premier bal, première mini-jupe, première mise en plis, premier maquillage. J'étais très contente de la voir dans tes bras. J'étais tellement mal à l'aise de la voir clouée sur sa chaise dans l'indifférence générale. Elle ne méritait pas de jouer les potiches. Je peux te demander un service ? Je te propose de...

– Oui !

– Attends ! Tu ne sais pas de quoi il s'agit.

– J'accepte avec empressement toutes tes propositions. Tu le sais.

Elle parut troublée et enchaîna :

– Merci ! Bon, voilà ! Si tu pouvais de temps à autre l’inviter à danser, je...

– Tu m’en seras reconnaissante et tu ne pourras rien me refuser, c’est ça ?

Elle lui passa la main sur la joue. Son visage reflétait une gravité inattendue et sa voix s’éparilla.

– Qui sait ? Peut-être, un jour... Sommes-nous maîtres de nos sentiments ?

– Bravo ! C’était le sujet de philo de ton bac ?

Il se força à inviter la nonne plusieurs fois. Marie-Josèphe le remerciait d’une danse, d’un clin d’œil et parfois d’une bise envoyée du bout des doigts.

Se doutait-il du trouble que la jeune fille ressentait ? Imaginait-il que l’adolescente se muerait en femme et qu’il occuperait encore ses rêves deux ans après. Comment quelques valse avaient-elles pu provoquer un amour naissant qui l’avait soustraite à d’autres prétendants ?

Christian retourna vers la table pour se resservir un verre de cidre. Il était vraiment fruité ! Rémi et l’autre type l’avaient apprécié à sa juste valeur. Il revint vers son poste d’observation et s’inquiéta : le chenil était vide ! Où était passée Muguette ? Il s’empressa d’ouvrir la porte et courut vers l’angle de la ferme. Il fût vite rassuré quand il la vit déambuler dans le verger avec les cinq Lucernois sur les talons. Elle agitait parfois son bâton quand Miraut était tenté de la dépasser. Elle avait aussi pensé à mettre son chapeau de paille. Que du bonheur ! Elle se déplaçait en louvoyant entre les arbres. Elle s’arrêta pour cueillir un bouquet de cerises épargné par les oiseaux. Les chiens ne la quittaient pas des yeux et attendaient un ordre. Elle leva un bras, indiqua la direction du rucher puis se mit à courir. Aussitôt, la meute se précipita à ses trousses, toujours bien groupée. Après une centaine de mètres, elle fit volte-face en écartant les bras. Les Lucernois stoppèrent net... sauf Miraut, emporté par son élan, qui percuta sa mère. Elle s’essuya le visage avec un coin de son tablier puis revint vers le chenil. Il sourit en pensant à leur rencontre dans la forêt. Comment avait-elle pu tomber amoureuse d’un type aussi nigaud que lui ?